

MICRO-NIVEAU, MESO-NIVEAU ET MACRO-NIVEAU DE STRUCTURATION TEXTUELLE

MICRONIVEL, MESONIVEL E MACRONIVEL DA ESTRUTURA TEXTUAL

MICRO-LEVEL, MESO-LEVEL AND MACRO-LEVEL OF TEXT STRUCTURING

Jean-Michel ADAM

Université de Lausanne - Suíça

RESUME: Spécialiste de la linguistique textuelle et introducteur de ce qu'il appelle l'*analyse textuelle des discours*, Jean-Michel Adam résume ici le cadre de sa théorie d'ensemble. Il détaille les unités des plans d'analyse *phrastique/périodique* et *inter-phrastique/périodique* (palier micro-textuel de structuration) et *trans-phrastique/périodique* (palier méso-textuel des paragraphes et des séquences et palier macro-textuel du péritexte et des plans de textes). La théorie est illustrée pas à pas par l'analyse d'une affiche politique de la Résistance française (1940) et de sa traduction en anglais.

MOTS-CLÉS: Analyse Textuelle des Discours. Plans de textes. Paliers de textualisation.

RESUMO: Especialista da linguística textual e introdutor do que ele designou análise textual dos discursos, Jean-Michel Adam resume aqui o quadro do conjunto de sua teoria. Detalha as unidades dos planos de análise frástica/periódica e interfrástica/periódica (níveis microtextual da estrutura) e transfrástica/periódica (nível mesotextual dos parágrafos e das sequências e nível macrotextual do peritexto e os planos de textos). A teoria é ilustrada passo a passo pela análise de um cartaz político da Resistência francesa (1940) e de sua tradução em inglês.

PALAVRAS-CHAVE: Análise Textual dos Discursos. Planos de textos. Níveis de textualização.

ABSTRACT: Jean-Michel Adam, specialist in text linguistics, and responsible for introducing what he coined, textual discourse analysis, summarizes here the framework for his theory. In this presentation, he details the phrastic/periodic plan units of the analysis, and interphrastic/periodic (micro-text levels of the structure), and the transphrastic/periodic (meso-text levels of the paragraphs, and of the sequences, and macro-text levels of the peritext and the text plans). The theory is illustrated step-by-step, through the analysis of a political poster from the French Resistance (1940), and its translation into English.

KEYWORDS: Textual Discourse Analysis. Text plans. Levels of Textualization.

UNE CERTAINE CONCEPTION DE LA LINGUISTIQUE TEXTUELLE¹

Les nombreux travaux sur les anaphores, les connecteurs et autres phénomènes rangés par Stati dans le *transphrastique* (1990) et par Berrendonner dans la *macro-syntaxe* (1990, 2002) prolongent la morpho-syntaxe et la grammaire d'une langue donnée par une linguistique inter-phrastique. Cependant les linguistes qui étudient ces questions ne les rattachent que très rarement au texte comme unité de sens et de communication, à ses sous-unités compositionnelles, à des classes de textes ou à des genres discursifs. Les grammaires interphrastiques et périodiques, centrées sur les unités discursives de base, ne cherchent pas à développer une théorie du texte. Telle est en revanche la tâche que se donne la *Text Linguistics* (TL ci-après), depuis les travaux fondateurs de Coseriu (2001, 2007), de Weinrich (1964) et du second Cercle de Prague (travaux de Mathesius 1929, Firbas 1964 et Daneš 1978)².

La TL a pour objet la description et la théorisation, d'une part, des *opérations de segmentation*, qui délimitent des unités de rang et de longueur différentes, et, d'autre part, des différents effets de continuité créés par la portée des *opérations de liage* de ces unités. Ces deux opérations complémentaires font émerger des segments textuels et la seule délimitation d'unités phrastiques (Le Goffic 2011), périodiques (Groupe de Fribourg 2012 et Prandi 2013), d'unités textuelles de base (Gardes Tamine 2004) ou d'unités discursives de base à la fois syntaxiques et prosodiques (Simon & Degand 2011, Degand & Simon 2014), n'est pas suffisante. Elle ne dit, en effet, rien de la façon dont ces unités phrastiques ou périodiques sont intégrées, à un niveau plus élevé, dans des segments présentant une certaine homogénéité sémantique et une macro-organisation textuelle.

Le problème à résoudre est bien résumé par Halliday & Hasan: "*A text [...] is not just a string of sentences*" (1976: 293). Harris le disait déjà autrement, dans un article fondateur: "*Language does not occur in stray words or sentences, but in connected discourse. [...] The successive sentences of a connected discourse [...] offer fertile soil for the methods of descriptive linguistics, since these methods study the relative distribution of elements within a connected stretch of speech*" (1952 : 3). Et, un peu plus loin: "*And there may be successive*

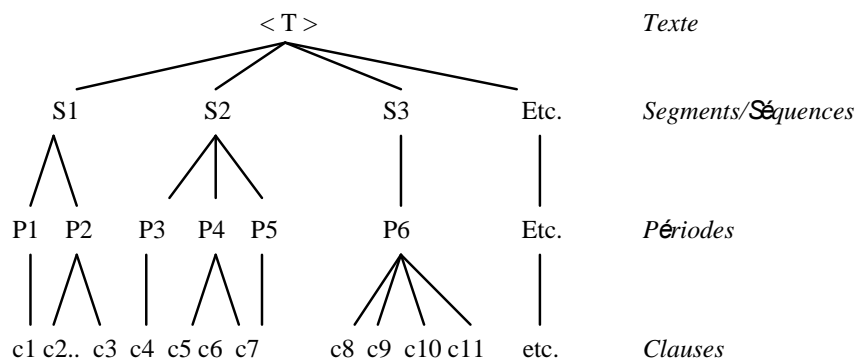
1 La théorie présentée ici s'est développée dans plusieurs livres : *Éléments de linguistique textuelle* (Adam 1990), *Les textes : types et prototypes* (Adam 2011a), *La linguistique textuelle. Introduction à l'analyse textuelle des discours* (Adam 2011b), *Faire texte. Frontières textuelles et opérations de textualisation* (Adam ed. 2015) et *Le paragraphe : entre phrases et texte* (Adam 2018a).

2 Diffusés en Angleterre par Halliday 1967-1968 et en France par Slakta 1975, Adam 1977, Combettes 1977 & 1983.

sections of the text, each of which contains its own equivalence classes different from those of other sections. These may be paragraph-like or chapter-like sub-texts within the main text” (1952: 13-14). C’est à la théorisation de ces “connected stretch of speech” ou “sections” que s’attache T. A. van Dijk quand il parle d’*ordered n-tuples of sentences*: “The difference with sentential grammars, however, is that derivations do not terminate as simple or complex sentences, but as ordered n-tuples of sentences (n 1), that is as SEQUENCES” (1973: 19).

En d’autres termes, et en laissant provisoirement de côté le concept graphique de phrase-sentence au profit de celui de clauses (c) assemblées en périodes (P), ces dernières ne sont pas directement reliées au tout textuel. Le schéma 1 décrit le passage du *palier micro-textuel* des clauses assemblées en périodes (P) au *palier macro-textuel* (T) délimité par les bornes ou frontières initiale et finale du péri-texte (< >), en introduisant le *palier intermédiaire transphrastique/périodique* des sections, segments ou *sequences* (S) :

Schéma 1



Cette distinction de trois paliers de textualisation est surtout présente dans les travaux anglo-saxons sur le paragraphe. En particulier dans un article où van Dijk découpe les onze “paragraphe graphiques” (*Orthographic paragraph*) d’un article de *Newsweek* en treize “épisodes” ou “paragraphe sémantiques” (*Semantic paragraph*). Il situe ces notions de *paragraphe* et d’*episode* “at a ‘meso-level’ in between the unit of a clause or sentence on the one hand, and the unit of a text, a discourse, or conversation as a whole” (1981: 177). Ces distinctions prolongent celles établies par Longacre dans *Discourse, Paragraph and Sentence Structure* (1968) où il distinguait déjà très clairement ces trois niveaux de structuration. Il parle ailleurs d’un *paragraph level* situé entre la *microsegmentation* et la *macrosegmentation des textes* (Longacre 1992). Spillner (1979: 192-193), repris par Albaladejo Mayordomo & García Berrio (1983: 163), considère la description de la structure des paragraphes comme un pont entre la *structure textuelle* et les *structures phrastiques*. Pour Ohori, Takahashi, Yamada &

Yanagiya, le paragraphe est un “*intermediate level*” (1986 : 18) “*between micro-and macro-structures*” (1986 : 25), position reprise par Allison et al. 2013 et par Algee-Hewitt, Heuser & Moretti, qui font du paragraphe une “*mid-level structure*” occupant “a uniquely central position in the economy of texts” (2015 : 22). J’ai consacré deux livres au palier méso-textuel d’analyse: l’un sur le paragraphe (Adam 2018a), l’autre sur la théorie des séquences (Adam 2011a), dont je reparlerai plus loin.

Le *macro-niveau textuel* est quant à lui constitué par les frontières péritextuelles et les subdivisions d’un texte écrit en paragraphes, chapitres, sections ou parties, qui donnent le sentiment d’une unité textuelle constituée de sous-unités signifiantes, de longueur et de nature sémiologique variables (certaines parties ou modules d’un texte pouvant être iconiques).

Ces trois paliers de structuration des énoncés constituent l’architecture complexe et dynamique du sens à la production comme à la réception-interprétation : on ne passe pas du micro-level au meso-level puis au macro-level textuel et au macro-level discursif selon un ordre ascendant d’emboîtement d’unités structurales: “*Between sentences, there are no structural relations, and this is where the study of cohesion becomes important*” (Halliday & Hasan 1976: 146). Un exemple nous permettra d’illustrer les différents points théoriques abordés et de cerner la complexité de l’articulation ascendante et descendante de ces paliers de structuration. J’ai choisi une célèbre affiche bilingue de la Résistance française, apparue sur les murs de Londres et diffusée clandestinement en France à partir de l’été 1940. Cette affiche (T1) et sa traduction anglaise (T2) sont reproduites en annexe ; je les retranscris ci-dessous pour faciliter l’analyse et les citations, en considérant les unités minimales comme des clauses numérotée de c1 à c18.

T1

[c1] A TOUS LES FRANÇAIS

[c2] *La France a perdu une bataille !*

[c3] *Mais la France n’a pas perdu la guerre !*

§1 **[c4]** Des gouvernants de rencontre ont pu capituler, cédant à la panique, oubliant l’honneur, livrant le pays à la servitude. **[c5]** Cependant, rien n’est perdu !

§2 **[c6]** Rien n’est perdu, **[c7]** parce que cette guerre est une guerre mondiale. **[c8]** Dans l’univers libre, des forces immenses n’ont pas encore donné. **[c9]** Un jour, ces forces écraseront l’ennemi. **[c10]** Il faut que la France, ce jour-là, soit présente à la victoire. **[c11]** Alors, elle retrouvera sa liberté et sa grandeur. **[c12]** Tel est mon but, mon seul but !

§3 **[c13]** Voilà pourquoi je convie tous les Français, où qu’ils se trouvent, à s’unir à moi dans l’action, dans le sacrifice et dans l’espérance.

[c14] Notre patrie est en péril de mort.

[c15] Luttons tous pour la sauver !

[c16] VIVE LA FRANCE !

[c17] *[signature manuscrite]*

GÉNÉRAL DE GAULLE

[c18] QUARTIER-GENERAL,
4, CARLTON GARDENS,
LONDON, S.W.1

T2

[c1] **TO ALL FRENCHMEN..**

[c2] *France has lost a battle!*

[c3] *But France has not lost the war!*

§1 [c4] A makeshift Government may have capitulated, giving way to panic, forgetting honour, delivering their country into slavery. [c5] Yet nothing is lost!

§2 [c6] Nothing is lost, [c7] because this war is a world war. [c8] In the free universe immense forces have not yet been brought into play. [c9] Some day these forces will crush the enemy. [c10] On that day France must be present at the Victory. [c11] She will then regain her liberty and her greatness.

§3 [c12] That is my goal, my only goal!

§4 [c13] That is why I ask all Frenchmen, wherever they may be, to unite with me in action, in sacrifice and in hope.

§5 [c14] Our Country is in danger of death. [c15] Let us fight to save it!

[c16] LONG LIVE FRANCE !

[c17] *[signature manuscrite]*

GÉNÉRAL DE GAULLE

[c18] QUARTIER-GENERAL,
4, CARLTON GARDENS,
LONDON, S.W.1

L'INTERPHRASTIQUE : PALIER MICRO-TEXTUEL DE STRUCTURATION

Le Goffic prend argument de la trop grande “labilité” (2011: 22) du niveau textuel pour mettre en avant l’importance et même la nécessité d’un niveau inférieur “stabilisateur, susceptible de fournir [...] un appui régulier, consistant, objectif”. C’est, selon lui, le rôle du “concept organisateur de *phrase*” ; la “solidité du repère de la phrase” offrant “un point stable, un point d’appui”, il en fait “le point clé de la construction du texte”. À partir de ce point d’appui, chaque séquence de traitement syntaxique serait intégrée “dans un processus global de construction du texte, au cours duquel l’autonomie de chaque unité constituante est réévaluée” (2011: 11). De façon comparable, Riegel définit simplement le texte comme un “ensemble organisé de phrase”. Il propose de compléter les “outils d’une bonne grammaire phrastique” par une simple prise en compte des “conditionnements proprement textuels des phrases lorsqu’elles sont mises en séquence” (2006: 53). Le problème est que ces conditionnements proprement textuels de la mise en séquences de phrases et la réévaluation de l’autonomie des phrases ne peuvent être décrits et théorisés en complétant simplement les outils de la grammaire de phrase. D’autres linguistes l’ont affirmé, dans des cadres théoriques très différents.

Culioli est catégorique : “Le texte écrit nous force, de façon exemplaire, à comprendre que l’on ne peut pas passer de la phrase (hors prosodie, hors contexte, hors situation) à l’énoncé, par

une procédure d’extension. Il s’agit en fait d’une rupture théorique, aux conséquences incontournables” (1984 : 10). Pour Soutet: “Dans le cas particulier du texte, le rapport du tout à la partie ne relève pas du même type de prévisibilité que celui qui existe entre chacune des unités subphrastiques et leurs constituants immédiats” (2005: 325). Les solidarités syntaxiques entre unités de la langue n’ont, en effet, qu’une portée très limitée. Dès que l’on passe le seuil du syntagme et du noyau de la phrase pour entrer dans les domaines de l’interphrastique/périodique et du transphrastique, d’autres systèmes de connexions apparaissent, qui reposent sur des marques de connexion de portée plus ou moins lointaine et qui ont “pour fonction conventionnelle de signaler au destinataire que telle ou telle unité doit être comprise comme entretenant telle relation avec telle ou telle autre” (Charolles 1993: 311).

En franchissant la frontière du noyau de la phrase pour aborder les produits naturels de l’interaction langagière que sont les textes, on ne procède pas à une simple extension transphrastique des limites de la linguistique. Il s’agit, comme le dit Prandi, de passer “de la dimension phrastique, régie par la grammaire, à une dimension textuelle, régie par la cohérence des concepts supportée par des moyens cohésifs appropriés” (2007 : 75). Le linguiste italien critique la tradition grammaticale qui s’obstine à privilégier “les formes par rapport aux contenus, les règles par rapport aux options, la dimension phrastique par rapport à la dimension textuelle” (2007 : 75). C’est à ces “ressources cohésives spécialisées” (2007: 81) dont dispose le sujet parlant que je m’intéresse.

Béguelin & Berrendonner, qui reconnaissent la stabilité d’îlots syntaxiques et prosodiques, proposent quant à eux de “dissoudre la catégorie *phrase*”:

Pour segmenter le discours, on peut éventuellement se fonder sur la seule propriété d’autonomie syntaxique ; mais les monades grammaticales qu’on obtiendra ainsi (ou *clauses*) ne seront pas toutes des phrases. On peut aussi, d’un autre côté, l’analyser d’après les marques de clôture prosodiques dont il est parsemé ; mais ce qu’on isolera par ce moyen, ce sont des paragraphes tonaux (= *périodes*) et toujours pas des phrases. (GROUPE DE FRIBOURG 2012 : 12).

Les segments phrastiques, correspondants graphiques de simples clauses ou de périodes, présentent souvent des décalages entre syntaxe et ponctuation, comparables aux décalages entre syntaxe et prosodie à l’oral (Simon & Degand 2011: 53) : a) congruence rection-ponctuation (une clause = une phrase graphique ou une période = une phrase graphique) ; b) une seule période pour plusieurs phrases graphiques ; c) une seule phrase graphique pour plusieurs

périodes. Ce palier de la clause, de la période et de la phrase graphique constitue le premier facteur de structuration des unités micro-textuelles écrites³. On passe de ce premier palier de structuration à la *texture inter-phrastique/périodique* par application de grandes procédures de liaages qui assurent la connexité et la cohésion des regroupements linguistiques entre unités de textualisation.

Je distingue donc deux paliers micro-textuels de structuration :

- **Un palier intra-phrastique/périodique** articulant morpho-syntaxe (clauses et périodes) et ponctuation (segmentation en phrases graphiques).
- **Un palier inter-phrastique** (reliant des unités graphiquement séparées) **et inter-périodique** où la mise en relation des énoncés passe par six opérations que je désigne volontairement sans choisir un ordre numérique ou alphabétique car il ne s’agit pas d’un système ordonné :

- S. Connexité et cohésion sémantiques (anaphores, progression thématique, isotopies)
- C. Connexité soutenue par des marques de connexion (organisateur et connecteurs)
- M. Liages opérés par la matérialité signifiante (graphique, phonique, parallélismes)
- I. Liages fondés sur l’implicite (non-dit)
- É. Cohésion et transitions énonciatives
- A. Liens entre actes de discours

Le fait de pouvoir recourir à ces différentes procédures de liage, actives au palier intra-périodique (de la phrase complexe à la période) comme au palier inter-périodique, explique la diversité des jugements portés sur la connexité et la cohésion de textes ou de portions de textes. Quand plusieurs de ces procédures assurent conjointement le liage d’une suite d’énoncés, l’impression de *connexité* et de *cohésion* est très forte. Dans le cas contraire, cette impression et donc l’*effet de textualité* sont graduellement plus faibles. D’autres facteurs peuvent alors intervenir et prendre le relais : le genre de discours, la structuration méso-textuelle et l’organisation macro-textuelle.

Connexité et cohésion sémantiques (s)

Au palier inter-phrastique/périodique, la structuration sémantique peut être examinée sous quatre angles.

S1. *Anaphores et chaînes de référence* sont un des domaines les plus étudiés par les linguistes. Notre exemple permet d’illustrer ces questions. La continuité référentielle est assurée

³ La présente étude porte essentiellement sur l’écrit ; les icono-textes et les textualités orales et numériques demandant d’autres développements et concepts complémentaires.

dans T1 et T2 par la répétition du lexème “France” (c2, c3, c10 & c16) et de : “tous les français”/“All frenchmen” (c1 & c13). Une variation lexicale (lexème co-référentiel) apparaît en c4 avec le lexème défini singulatif : *le pays* et en c14 avec l’appropriation de la nation : *notre patrie*. La traduction anglaise oppose plus binairement “*their country*” (la France des gouvernants qui viennent d’accepter la défaite) à “*our country* » (la France de ceux qui entrent en résistance). On voit ainsi comment le référent bouge au fil du texte. En revanche, la stabilité intégrale du référent est assurée par les anaphores pronominales et les déterminants possessifs qui relie c10 (*la France/France*) à c11 (*elle, sa liberté, sa grandeur/she, her liberty, her greatness*) ou “la France/country » (c14) à « elle/it” (c15), ou “tous les français/all Frenchmen” à “ils/they” (c13).

La reprise démonstrative de “*la guerre/the war*” (c3) par “*cette guerre*”/“*this war*” (c7) est, en revanche, une modification du référent renforcée par une reformulation de type [ce N1 est un N2 [N + Adjectif]] : “*cette guerre est une guerre mondiale*”. Cette reformulation est au cœur de l’argumentation. La même reprise démonstrative de “des forces/forces” (c8) par “*ces forces/these forces*” (c9) ou de “un jour/some day” (c9) par “Ce jour-là/On *that day*” (c10) accompagne la transformation qui mène de la “bataille/battle” perdue (c2) à la “guerre/war” (c3, c7) gagnée (“victoire/victory c10), à partir d’une dissociation des notions de “bataille” et de “guerre”.

Deux autres formes de reprises assurent ici les regroupements sémantiques et l’organisation textuelle. Placés en tête de phrase, “Tel” (fin de paragraphe §2) et “Voilà” (début du §3), dans le texte français, résument le contenu de ce qui précède. Dans la traduction, c’est sous la forme d’un même “that” et à l’initiales des §3 et §4 qu’est souligné le renvoi intratextuel dont je vais reparler. Ces deux *anaphoric encapsulations* (Conte 1999) assurent l’empaquetage de c10 et c11 par “Tel/That₁”, et de tout le §2 par “Voilà/That₂”. On voit ainsi que l’unité du texte est fondée sur des reprises-répétitions et sa progression sur des transformations de la référence, c’est-à-dire une schématisation qui entraîne une modification de la mémoire discursive (Béguelin 1988) : le passage de *bataille* à *guerre* puis à *guerre mondiale* modifie, en la reformulant, la schématisation dominante du référent et donc du contexte militaire et politique.

S2. *Progressions thématiques/rhématiques.* Je n’insiste pas sur les types de progressions thématiques (Adam 2011b: 72-80), en relevant seulement la structure de l’enchaînement c2-MAIS-c3, fondé sur les reprises du même *thème* (*La France*) et de la même *transition verbale*

(verbe *perdre/lost*), et sur l'opposition des deux *rhèmes* (*bataille/battle* vs *guerre/war*) soutenue par la négation (*a perdu/has lost* vs *n'a pas perdu/has not lost*).

S3. Les concepts d'*isotopie*, *cotopie*, *polyisotopie* et *hétérotopie* (Adam 2011b: 115-122) étaient trop généraux dans la première définition de Greimas: "L'existence du discours – et non d'une suite de phrases indépendantes – ne peut être affirmée que si l'on peut postuler à la totalité des phrases qui le constituent une isotopie commune, reconnaissable grâce à un faisceau de catégories linguistiques tout au long de son développement" (1976: 28). Si on recentre cette définition sur la totalité des vocables d'un texte (quelle que soit sa longueur), on constate que la cohésion sémantique est assurée, dans notre exemple, par une isotopie du combat : *bataille/battle* (c2), *guerre/war* (c3, c6), *écraseront/cruch* (c9), *ennemi/enemy* (c9), *luttons/fight* (c15), *capituler/capitulated* (c4) et *Victoire/Victory* (c10). Un lexème comme "forces" (c8, c9) devient ainsi co-textuellement une allusion aux forces armées. L'ensemble est dramatisé par la création d'une allégorie de la France qui aboutit au déplacement du "péril de mort/danger of death" (c14) des soldats engagés dans la bataille en direction d'une patrie anthropomorphisée.

La particularité locale de figures comme la métaphore et l'hypallage et la spécificité plus globale de l'allégorie et de textes comme la parabole et la fable est d'exiger un décodage interprétatif des énoncés hétérotopiques et de la polyisotopie qui s'y développe significativement.

S4. *Collocations de vocables* (Adam 2011b : 122-127). Le texte pris pour exemple permet de voir comment des collocations lexicales en langue sont réactivées ou réinventées dans le cadre argumentatif du texte : "gouvernants de rencontre/makeshift Government" (c4) permet de condamner la décision du maréchal Pétain⁴, sans le nommer ; le syntagme "guerre mondiale/world war" (c7) est au cœur de l'argumentation ; "univers libre/free universe" (c8) s'oppose à "servitude/slavery" (c4) et la formule conventionnelle "Vive la France/Long live France" (c16) est l'expression de l'allégorisation de la patrie. L'énoncé exclamatif stéréotypé est en quelque sorte réactivé pour prendre un sens co(n)textuel dramatique (vie vs mort).

Connexite soutenue par des marques de connexion (c)

4 Pour une analyse comparée des discours du maréchal Pétain le 17 juin 1940 et du général de Gaulle le 18, je renvoie au chapitre 7 de Adam 2011b (pages 251-268) et Herman 2008. J'analyse l'affiche dans le chapitre 4 de Adam 2013 (pages 83-95).

J'ai proposé de distinguer plusieurs types de "connecteurs" (Adam 1990 : 141-252 & Adam 2011b : 140-160) : les *organiseurs textuels* (C1), les *connecteurs* proprement dit (C2) et les *marqueurs discursifs* (C3).

C1. Les *organiseurs textuels* rendent visibles les groupements de phrases graphiques et de périodes. Ils facilitent la lecture-compréhension des textes, mais ils ne possèdent pas la fonction argumentative et énonciative des connecteurs. Les *organiseurs spatiaux* découpent des portions de texte correspondant à des parties du référent (actifs dans la description et dans les guides de voyage, randonnée, escalade-alpinisme). Les *organiseurs temporels*, comme "Un jour/Some day" (c9) et *Alors/then* (c11), en tête de phrase, ouvrent et ponctuent les moments ou épisodes d'une narration (ici prédictive). À ces deux premières grandes classes d'organiseurs textuels, il faut ajouter (Adam 2011b :143-146) les *organiseurs énumératifs* (additifs et d'intégration linéaire), les *marqueurs de changement de topicalisation*, les *marqueurs d'illustration* et *d'exemplification*.

C2. Les *connecteurs* sont très nombreux dans le texte T1 et dans sa traduction. C'est autour du connecteur argumentatif *Mais/But* (c3) que pivote la réfutation de la position du gouvernement français (l'alinéa, accentue cette opposition). La particularité du connecteur concessif *Cependant/Yet* (c5) est d'exprimer le hiatus entre deux points de vue opposés sur la même situation : au terme de l'issue catastrophique de la bataille de France, faut-il capituler (*tout est perdu*) ou résister (*Rien n'est perdu*) ? Ce hiatus est renforcé par la ponctuation forte du point avant le connecteur. Le connecteur explicatif *Parce que/Because* (c7) ouvre quant à lui la section explicative, tandis que *Voilà pourquoi/That is why* (c13) vient clore l'explication et introduire l'Appel proprement dit, ainsi fondé et légitimé par l'explication.

C3. Les *marqueurs discursifs* de l'écrit. Parmi les facteurs de connexion macro-textuelle que notre corpus ne permet pas d'illustrer (mais que l'écriture du présent article manifeste en de nombreux points), les marqueurs de cohésion textuelle comme : "nous le verrons plus loin/ ci-après/ci-dessous", "voir ci-dessus/plus haut page x/chapitre y", etc. sont révélateurs de relations intra-textuelles à des distances variables. Ces marqueurs possèdent, en plus de ce rôle anaphorique, une valeur énonciative (convoquer le scripteur et le lecteur en un point *ici* du texte) et méta-énonciative (Lefebvre 2014), dans la mesure où ils révèlent des aspects de l'activité énonciative en cours: choix de ne pas dire *ici*, mais *ailleurs* dans le texte (renvoi intra-textuel local), dans le texte considéré dans son ensemble (renvoi intra-textuel global: *dans le présent ouvrage/dans cet article*) ou comme cela est dit dans le texte de quelqu'un d'autre

(renvoi intertextuel: *voir X, X 2011, Cf. X*). Sur ce point, comme pour de nombreux connecteurs, la connexion textuelle stricte croise l'énonciation et la réflexivité méta-discursive.

Liages operes par la materialite signifiante (m)

Les reprises de groupes de graphèmes et de groupes de phonèmes (*liages isographiques et isophoniques* M1) forment des sortes d'isotopies du plan de l'expression, dénommées "isoplasmies" par le Groupe μ (1977: 34-36). Avec les *parallélismes morpho-syntaxiques* (M2) et la *structuration rythmique* (M3), ces liages du signifiant sont d'importants facteurs d'organisation textuelle, à l'œuvre tout particulièrement dans les slogans, les proverbes, la chanson et la poésie, le calembour, le lapsus et le mot d'esprit, mais aussi dans les titres de presse écrite et la publicité, dans l'art oratoire en général.

M1. *Liages isographiques et isophoniques.* Intraduisible, la saturation initiale de T1 par la voyelle nasale /ã/, appuyée sur les consonnes /r/ (fRANce / fRANçais / RENcontre / livRANt / gRANdeur) ou /d/ (DANs / céDANt / cependANt) est impressionnante et surtout à la base de la plupart des deux autres formes de liages. Le lien grapho-phonique entre "l'espéRANCE" (c13) et "la FRANCE" n'est certainement pas un hasard et il porte, lui aussi, tout le sens de cet appel.

M2. Construite sur le principe du *parallélisme morpho-syntaxique* (Ruwet 1975), les phrases-paragraphe c2 et c3 répètent intégralement le thème (*La France/France*), puis reprennent la transition verbale (*perdre*) en opposant modalement le constat (*a perdu/has lost*) et sa négation (*n'a pas perdu/has not lost*); ce qui aboutit à l'opposition, en position rhématique, des lexèmes *bataille/battle* et *guerre/war*. Soutenu par l'alinéa, la disposition typographique centrée et le choix des caractères italiques, ce parallélisme est au cœur de l'argumentation réfutative que souligne le connecteur argumentatif *Mais/But*.

Par ailleurs, la répétition du syntagme "*tous les Français/all Frenchmen*" en début et fin de texte met en relief le passage de l'adresse sans sujet de l'énonciation c1: "*À tous les Français/To all Frenchmen*" à l'appel proprement dit c13: "*je convie tous les Français/I ask all Frenchmen*". La répétition met en relation deux énoncés éloignés.

M3. *Structuration rythmique.* À deux occasions des parallélismes se développent en expansion ternaires à droite, venant clore une longue phrase périodique :

- c4 Des gouvernants de rencontre ont pu capituler, 1. cédant à la panique,
2. oubliant l'honneur,
3. livrant le pays à la servitude.

- c4 A makeshift Government may have capitulated, 1. giving way to panic,
2. forgetting honour,
3. delivering their country into slavery.

Dans c4, la construction détachée en fin de phrase périodique est triplée, alourdissant ainsi la charge contre la capitulation du gouvernement français. Le paragraphe où l’appel est formulé repose sur la même expansion ternaire à droite. Le dernier terme, introduit par l’organisateur textuel de clôture d’une série *et/and*, est ainsi mis en relief par rapport aux deux autres et renvoie aux futurs prédictifs de c9-c11 :

- §3 c13 Voilà pourquoi je convie tous les Français, où qu’ils se trouvent,
à s’unir à moi 1. dans l’action,
2. dans le sacrifice
3. ET dans l’espérance.
- §4 c13 That is why I ask all Frenchmen, wherever they may be,
to unite with me 1. in action,
2. in sacrifice
3. AND in hope.

Liages fondés sur le rétablissement inférentiel des informations implicites (i)

Aucun texte ne “dit tout” – Umberto Eco parle même à ce propos du texte comme d’une “machine paresseuse” (1985: 29) – et le rétablissement inférentiel des informations implicites est un élément capital tant de la compréhension que de la production d’un texte (Coirier, Gaonac’h & Passerault 1996: 104). L’énonciateur est censé prévoir les informations manquantes que son lecteur sera capable de rétablir. Plusieurs formes de non-dit doivent être envisagées: les *ellipses* (i1), les *présupposés* (i2), les *sous-entendus* (i3) et les données *intertextuelles* (i4), qui participent toutes au tissage du sens en comblant les blancs, les silences. Notre exemple ne comporte guère que l’ellipse (i1) dont nous avons déjà parlé plus haut : c1 “[*je m’adresse*] à tous les Français” ou “[*ce message s’adresse*] à tous les Français”. En revanche, là où une ellipse recouvrable serait possible et relierait, par exemple, c2 et c3 en une phrase périodique : “*La France a perdu une bataille, mais [ellipse du sujet et du verbe] pas la guerre*”, le texte opte au contraire pour la répétition et la création d’un parallélisme graphiquement marqué.

Le premier énoncé “*La France a perdu une bataille !/France has lost a battle!*” (c2) se présente comme la reconnaissance d’un état de fait, une schématisation et un état de la mémoire

discursive⁵ qui renvoient à la bataille de France et au fait que l’armée française vient d’être écrasée par la puissance mécanique de l’armée allemande. Cet énoncé n’est pas remis en cause par le suivant. Dire que “*La France n’a pas perdu la guerre/France has not lost the war!*” (c3) est rendu possible par la dissociation des notions et la reconnaissance du fait qu’une guerre ne se résume pas à une seule bataille. En d’autres termes ce sont les présupposés du concept de *guerre* qui rendent possible l’assertion de c3 et la non-contradiction de c2 et c3. En fait, cet enchaînement est argumentativement un enthymème ou syllogisme incomplet : c2 pose une prémisse majeure admise de tous et c3 énonce la conclusion du raisonnement sans énoncer la prémisse mineure nécessaire mais supposée admise dans la langue et donc dans la mémoire discursive : *une bataille perdue ne signifie pas pour autant la fin d’une guerre*. La suite du texte dénonce un défaut de raisonnement : la négation non-p de c3 laisse entendre que certains – les “gouvernants de rencontre” de c4 – ont déduit de c2 une conclusion p de type *la guerre est perdue* et ont ainsi pu prendre la décision de “capituler”. En ce sens, la négation est clairement ici une réfutation du point de vue du gouvernement français sur la situation. La négation redoublée “Rien n’est perdu !” a pour but de retourner les conclusions qui ont mené Pétain à ordonner la fin des combats. L’énoncé implicite mais impliqué par la négation [p *tout est perdu*] est présenté comme une analyse politico-militaire erronée. Le paragraphe qui suit et explique pourquoi non-p est vraisemblable, en dépit des apparences du moment, a pour but le renversement de l’état de la mémoire discursive nationale créé par le discours du 17 juin du maréchal Pétain.

Les sous-entendus (i3) que véhiculent certains énoncés sont intéressants et font partie du sens du texte. Le syntagme “gouvernants de rencontre” est hautement dévalorisant car il laisse entendre que la nomination, par le président de la république, du maréchal Pétain à la tête du gouvernement français est occasionnelle et non légitime. Le choix du verbe “capituler” n’est pas tout à fait conforme à la situation. Pétain a demandé le 17 juin aux français de “cesser le combat” (“C’est le cœur serré que je vous demande de *cesser le combat*”) et il a engagé des négociations en vue d’un armistice signé le 22 juin avec l’Allemagne et le 24 juin avec l’Italie. Le terme choisi par de Gaulle est plus fort puisqu’il sous-entend une capitulation inconditionnelle.

5 Sur ces concepts, je renvoie à ce qu’en dit Berrendonner dans Groupe de Fribourg 2012: 22-25.

Revenons sur le *Alors* qui conclut l'enchaînement des clauses c9 à c11 : “(c9) *Un jour, ces forces écraseront l'ennemi.* (c10) *Il faut que la France, ce jour-là, soit présente à la victoire.* (c11) *ALORS, elle retrouvera sa liberté et sa grandeur*”. Ce *ALORS* est moins un organisateur temporel qu'un connecteur argumentatif appuyé sur la modalité déontique *Il faut que*, qui ouvre c10. Cette forte modalité laisse entendre une phrase périodique conditionnelle de type : *SI la France n'est pas présente à la victoire. ALORS, elle ne retrouvera ni sa liberté ni sa grandeur.* C'est bien à cause de cette nécessité et en sous-entendant l'implication *SI non-p ALORS non-q* que de Gaulle argumente en faveur de *p* et de *q*, c'est-à-dire de la résistance et de la poursuite des combats.

Plus on avance dans l'analyse de l'affiche, plus il paraît évident qu'un texte ne peut être lu seul, mais qu'il entre dans une chaîne intertextuelle (i4) de discours prononcés par le même locuteur ou par d'autres. Ici, il nous faut tenir compte des intertextes des discours radio diffusés du maréchal Pétain du 17 juin 1940 et du général de Gaulle du 18 juin. L'affiche est un résumé de ce dernier texte et une réponse à l'allocution de Pétain. Un énoncé comme “oubliant l'honneur” (c4) répond à ce paragraphe de Pétain : “Je me suis adressé cette nuit à l'adversaire pour lui demander s'il est prêt à rechercher avec moi, entre soldats, après la lutte *et dans l'honneur*, les moyens de mettre un terme aux hostilités”. De même, la fin de l'affiche semble répondre aux mots de Pétain : “Que *tous les Français* se groupent autour du gouvernement que je préside pendant ces dures épreuves et fassent taire leur angoisse pour n'obéir qu'à leur foi dans le destin de la patrie”. La reprise du syntagme “tous les Français” est à la base d'une contre-proposition de regroupement des forces. De même, à la “foi” passive “dans le destin de la patrie”, de Gaulle oppose “l'action” (c13), “la lutte” (c15) et “l'espérance” (c13).

L'intertextualité interne aux discours du général de Gaulle (intratextualité) permet de lire certains énoncés de l'affiche comme des résumés de l'argumentation développée dans l'appel du 18 juin. Pour ne prendre que quelques exemples, c7 ne retient que la troisième phrase de cette période ternaire de l'Appel du 18 juin : “Cette guerre n'est pas limitée au territoire malheureux de notre pays. Cette guerre n'est pas tranchée par la bataille de France. *Cette guerre est une guerre mondiale*”. De même c8 et c9 résument ce passage: “Toutes les fautes, tous les retards, toutes les souffrances, n'empêchent pas qu'il y a, dans *l'univers*, tous les moyens nécessaires pour écraser un jour nos ennemis. Foudroyés aujourd'hui par la *force* mécanique, nous pourrons vaincre dans l'avenir par une *force* mécanique supérieure. Le destin du monde est là”. La formule répétée en c5 et c6 est amenée plus longuement : “Croyez-moi, moi qui vous

parle en connaissance de cause et vous dis que *rien n'est perdu* pour la France. Les mêmes moyens qui nous ont vaincus peuvent faire venir un jour la victoire”. Enfin, le cœur de l’Appel (c13) résume cette longue phrase périodique : “Moi, Général De Gaulle, actuellement à Londres, j’invite les officiers et les soldats français qui se trouvent en territoire britannique ou qui viendraient à s’y trouver, avec leurs armes ou sans leurs armes, j’invite les ingénieurs et les ouvriers spécialistes des industries d’armement qui se trouvent en territoire britannique ou qui viendraient à s’y trouver, à se mettre en rapport avec moi”.

Cohesion et transitions énonciatives (é)

Trois grandes catégories de faits énonciatifs assurent l’unité de portions de textes et les transitions entre sections plus ou moins hétérogènes énonciativement : la *prise en charge* ou l’*attribution des énoncés* d’où découlent des confrontations de *points de vue* (É1), les variations de *plans d’énonciation* (É2) et les retours *méta-énonciatifs* du dire sur le dit (É3).

La question de la *prise en charge* (ou non) des énoncés par le locuteur ou divers énonciateurs mis en scène dans et par le discours est un point essentiel du fonctionnement de la langue en discours. Les modalités qui mènent du *discours direct* et de l’usage des *guillemets*, pour signaler le fait que des énoncés émanent de locuteurs différents, au *discours indirect libre*, en passant par les transitions du *discours indirect* et du *discours narrativisé* sont le meilleur exemple d’hétérogénéité énonciative plus ou moins marquée.

De façon tout aussi exemplaire, une négation comme celle de c5, qui ferme un paragraphe, laisse entendre que le locuteur ne prend pas en charge la conclusion implicite que l’on pourrait tirer de c4 (*Des gouvernants de rencontre ont pu capituler, cédant à la panique, oubliant l’honneur, livrant le pays à la servitude*). Marquant c4 comme une concession (*Cependant*), l’énonciateur signataire de l’affiche prend en revanche pleinement c5 en charge (c’est tout le sens de l’exclamation) : *rien n’est perdu !*

Par ailleurs, par son énonciation même, un énonciateur, comme l’écrit Benveniste :

[...] s’approprie l’appareil formel de la langue et il énonce sa position de locuteur par des indices spécifiques [...]. Mais immédiatement, dès qu’il se déclare locuteur et assume la langue, il implante l’*autre* en face de lui, quel que soit le degré de présence qu’il attribue à cet autre. Toute énonciation est, explicite ou implicite, une allocution, elle postule un allocutaire. (1974 : 82).

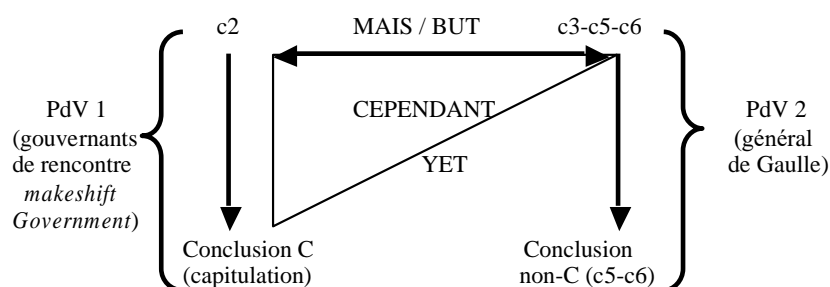
Les traces pronominales (pronoms personnels et déterminants possessifs) balisent des portions de textes et une configuration énonciative. L'émergence du JE et du MOI en c13 seulement, amorcée par le déterminant MON, répété en c12, est significative d'une progression du texte menant à l'émergence d'un sujet-général de Gaulle résultant de son action discursive orale du 18 juin 1940, renouvelée et scripturalisée par l'affiche. Les énoncés exclamatifs c2, c3, c5, c12, présents avant l'affirmation explicite de cette position énonciative, étaient déjà des traces de prise en charge et donc de présence d'un sujet de l'énonciation dont le statut change à partir de l'énonciation de l'Appel qui en fait un opposant au gouvernement, fondateur de la Résistance française, appelant les citoyens à la résistance et les militaires à la désertion.

Il est notable que le texte de cette affiche ne comporte aucun pronom de 2^{ème} personne. L'adresse étant en 3^{ème} personne (*les Français, ils*), le destinataire est mis à distance, non inscrit dans une co-location. Le "nous" qui émerge en c14 et c15, malgré l'impératif (modalité hyperthétique), semble moins réunir un JE/MOI et un VOUS qu'un JE/MOI-EUX. Cette distance très formelle tranche avec le plan énonciatif d'une énonciation impliquée et d'une représentation discursive conjointe aux paramètres de la situation d'énonciation : l'*ici* (en exil à Londres) et le *maintenant* (ouvert par le 18 juin 1940). Le fait scriptural et la diffusion ultérieure de cette affiche devenue affiche de la Résistance, dissocient certes les repères des ancrages de l'énonciation et de la lecture, mais les présents, passés composés, futurs et impératif sont tous des temps caractéristiques d'une énonciation impliquée et actuelle. Les futurs prédictifs de c9 et c11, avec cet usage du futur catégorique plutôt que du conditionnel qui introduirait une distance, sont les traces d'une assertion forte prédisant la transformation de l'état du monde actuel. Ce qui implique un engagement énonciatif total, prolongé par l'impératif de c15 et l'emploi archaïque du subjonctif de c16 (sans *que* et dans une proposition indépendante).

Weinrich a été un des premiers à examiner le rôle textuel des temps verbaux (1964). Dans la perspective de ce qu'il définissait déjà comme la linguistique textuelle, sa réflexion théorique ne se contentait pas du cadre des réalisations lexicales (morphème temporel associé à un lexème) et phrastiques des formes verbo-temporelles. En soulignant, avec Veters, qu'"une description satisfaisante de l'emploi des temps verbaux ne peut pas se limiter à un seul niveau d'analyse, qu'il soit phrastique ou textuel, mais doit intégrer ces deux niveaux" (1993: 8), nous noterons toutefois que les travaux dans ce domaine persistent à se limiter, en fait de texte, à des suites de deux phrases (rarement plus). Weinrich s'est, lui, intéressé aux effets textuels liés aux

suites de temps identiques (suites de passés simples ou de présent, etc.) et aux transitions entre temps proches (passé simple + imparfait, différente de présent + futur, par exemple) ou entre temps relevant de sous-systèmes différents (présent ou futur au milieu de passés simple + imparfait, passé simple au milieu de présent + passé composé). Nous nuancerons sa position, en ne disant pas que si les transitions homogènes “garantissent la consistance d’un texte, sa textualité” (1973: 204), en revanche “les transitions hétérogènes ne participent guère à la textualité, ou même pas du tout” (1973: 205). Définissant la textualité comme une tension entre continuité et discontinuité, nous dirons que les variations énonciatives marquées par les indices de personnes et par les formes verbales sont une part très importante de la dynamique textuelle du sens.

Le schéma 2 permet de résumer l’opposition des points de vue sur laquelle repose l’argumentation, en articulant connexion © et énonciation (É) :



Mentionnons enfin le fait que les retours méta-discursifs (É3) de l’énonciation sur elle-même peuvent avoir une valeur corrective d’un énoncé antérieur. Une sorte d’ajustement après coup – très fréquent dans le flux de la parole orale – intervient en cours d’énonciation dans la répétition de c12 “Tel est mon but, *mon seul but* !” Il semble que l’exclamation insiste sur l’ajout de l’adjectif.

Liens entre actes de discours (a)

Un texte n’est pas une simple suite d’actes de discours possédant une certaine valeur illocutoire (de l’assertion à l’interpellation, de l’injonction à l’avertissement), c’est une suite d’actes de discours plus ou moins liés formant des séquences d’actes. Le principe de ces séquences a très tôt été envisagé par Viehweger : “Les analyses concrètes montrent que les actes illocutoires qui constituent un texte forment des hiérarchies illocutoires avec un acte illocutif dominant étayé par des actes illocutoires subsidiaires [...]” (1990: 49). Viehweger reproche fort justement aux grammaires de texte de ne pas saisir la structure actionnelle des discours et il insiste sur le

fait que les actes de discours identifiables sont “rattachés les uns aux autres pour réaliser des objectifs complexes” (1990: 48), constituant ainsi des “structures illocutoires” dont il note fort justement qu’elles “se trouvent dans un rapport systématique avec des structures globales de textes (par exemple structures de textes argumentatifs, descriptifs, narratifs, etc.)” (id.). Vanderveken a, lui aussi, souligné cette structuration textuelle des actes de discours : “Un véritable discours est bien plus qu’une simple séquence finie d’actes illocutoires. Il a une structure et des conditions de succès qui lui sont propres et qui sont irréductibles à celles des actes illocutoires isolés qui en font partie” (1992: 64). Il parle même d’*interventions complexes*, très proches des *structures de textes* de Viehweger et de mes (proto)types de séquences de base : “des descriptions, des argumentations, des explications, des justifications et des questionnements” (Vanderveken 1992: 58). Il les considère comme des actes de discours “dont la nature est plus complexe que celle des actes illocutoires élémentaires auxiliaires qui les composent” (id.).

Le texte de l’affiche est un bon exemple de cette dimension actionnelle de la textualité. Il se présente comme une séquence d’actes de discours, mais le repérage de cette succession d’actes identifiables en tant que tels ne donne aucune indication sur leurs liens et donc sur la textualité et sur la dynamique de ce texte argumentatif.

En fait, les assertions du début (c2 à c5) sont englobées dans un mouvement de concession suivi d’une réfutation : $c2 > c3$ et $c4 > c5$. Le fait que l’argument le plus fort suive les connecteurs *cependant/et* et *mais/but* et soit une négation laisse entendre, comme on l’a vu plus haut, sous la négation, une assertion imputable à un point de vue (PdV1) différent de celui de l’énonciateur (PdV2). Ces deux actes de concession sont pris dans un macro-acte de réfutation englobant.

Ce premier mouvement réfutatif est ensuite étayé par une explication qui part de c6 (*rien n’est perdu*) et du connecteur *parce que/because*. Ce mouvement explicatif comprend les suites d’énoncés et de micro-actes suivants : Actes d’assertion c6, c7 et c8 ; Acte assertif-prédicatif c9 ; Acte d’assertion c10 ; Acte assertif-prédicatif c11 ; Acte d’assertion c12. La clôture de ce mouvement explicatif est indiquée par *C’est pourquoi/That is why* c13.

L’affirmation de la position du sujet de l’énonciation ne survient qu’en c12 où est fixé le but de l’interaction sociodiscursive engagée : faire en sorte que la France retrouve sa liberté et sa grandeur (c11). La réfutation initiale, une fois étayée par cette explication, rend possible l’accomplissement de l’acte directif c13, en forme de performatif (première personne, présent

et lexicalisation de l'acte) : “Je convie.../I ask...” Le verbe *convier* est un acte directif particulier : “C’est prier quelqu’un de se rendre quelque part ou d’assister à quelque chose [...] ; de plus, en invitant, on présuppose généralement [...] que ce à quoi l’on convie l’allocataire est bon pour lui” (Vanderveken 1988: 183). Certes, ce qui est ici promis n’est pas une paisible invitation, mais un engagement militaire périlleux (“*dans l’action, dans le sacrifice et dans l’espérance*”). À la différence d’un ordre, cet acte directif reste ouvert sur une *délibération* du destinataire: c’est à ce dernier qu’il revient de décider s’il veut ou non répondre à l’invitation qui lui est adressée. L’énonciateur se contente de lui proposer de choisir ce qu’il croit bon pour lui et pour la nation. Tout le genre discursif de cette affiche – discours délibératif politique – tient dans cet acte directif. L’atténuation du directif par l’invitation adoucit l’action discursive d’appel à la dissidence, à la désobéissance et même à la désertion. Émanant d’un haut gradé en fonction, cet acte est particulièrement fort.

Soit une structure argumentative globale de trois macro-actes parmi lesquels *l’explication* (II) joue un rôle d’étayage argumentatif de *la réfutation* (I), tout en justifiant et en rendant possible *l’Appel-invitation* (III). Le texte se clôt sur un acte expressif (c16) qui suit deux énoncés (c14 assertif et c15 directif) marqués par l’union de l’énonciateur et des destinataires dans la première personne du pluriel. On voit ainsi comment, dans un texte, les actes de discours ponctuels ne prennent sens que par leur insertion dans des structures hiérarchiques de niveaux de complexité supérieurs. C’est précisément là qu’il devient nécessaire de passer de l’organisation inter-phrastique/périodique à la structuration trans-phrastique/périodique méso-textuelle et macro-textuelle.

LES PALIERS TRANSPHRASTIQUES MESO-TEXTUEL ET MACRO-TEXTUEL

Le palier méso-textuel

La prise en compte de l’écrit comme fait autonome et non plus comme transcription de l’oral a permis l’émergence d’une étude linguistique de la *ponctuation de texte* et de la “visibilité” (Moirand 1978) des subdivisions marquées par les “entailles scripturales” (Peytard 1982). En accord avec la conception de l’“image textuelle” développée depuis par Franck Neveu 2000, on peut distinguer deux types de faits de ponctuation textuelle :

Les *faits de modulation* envisagés par Neveu sont les “ajouts typographiques” comme les italiques, le gras, le soulignement, les guillemets, et les différents procédés d’emphase graphique comme les “signes ponctuants de l’affectivité”. Liés aux nécessités énonciatives de l’écrit, ces faits sont très bien décrits par Véronique Dahlet dans *Ponctuation et énonciation* (2003). Ainsi, dans l’affiche de 1940, des énoncés comme c1 et c16 cumulent l’utilisation des capitales, du gras et de la justification centrée ; les paragraphes c2 et c3 les italiques, le centrage du texte et le point d’exclamation, signe ponctuant à effet dramatisant.

• Les *faits de segmentation (frontières graphiques)* :

[...] engagés dans les mécanismes de hiérarchisation des zones de localité et qui forment des frontières graphiques intraphrastiques ou transphrastiques : ponctuation de détachement et de clôture des segments syntaxiques, modes d’insertion des séquences textuelles dans les structures englobantes, titres, types de p[lan]s – numériques, alphanumériques, etc. –, numérotation et structure volumétrique des paragraphes, gestion des alinéas et des espaces, etc. (NEVEU 2014 [2000] : 2).

En parlant de “ponctuation de séquence”, Dahlet décrit ces *faits de segmentation* comme des “moyens de baliser, regrouper/dégrouper et hiérarchiser [l]es contenus” (2003: 52). Idée déjà présente chez Laufer pour qui “La mise en valeur typographique articule visuellement la profondeur des niveaux textuels” (1986: 76). Ceci est valable tant au palier meso-textuel des paragraphes et des phrases typographiques qui les composent qu’au palier macro-textuel des sections, parties, chapitres et frontières péritextuelles.

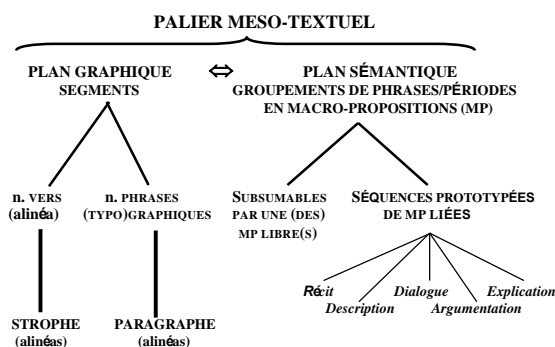
Je crois donc utile de distinguer les *faits de segmentation méso-textuels* (l’alinéa et le paragraphe) et les *faits de segmentation macro-textuels* (titres, sous-titres et intertitres, plans numériques, alphanumériques, blancs intercalaires, etc.). Au niveau méso-textuel, l’*alinéa simple* délimite la frontière graphique du paragraphe par le retrait et le blanc en fin de ligne (ligne creuse). L’*alinéa marqué* avec blanc d’une ou plusieurs lignes entre les *paragraphes* permet, au palier macro-textuel, de baliser les frontières de groupes de paragraphes et ainsi les parties d’un plan de texte.

Aller à la ligne pour commencer un nouveau paragraphe sert à mettre en évidence une clause, une période formant une phrase graphique, ou à grouper un ensemble de phrases/périodes entretenant des liens étroits. Cela permet, par exemple, de décrocher (ou non) le discours direct de son co-texte narratif ou argumentatif, de séparer un récit d’un co-texte dialogal ou argumentatif ou explicatif dans lequel il est inséré, d’isoler un bloc descriptif ou de fragmenter une description en parties, ou un récit en épisodes, etc.

Psycholinguistes et linguistes font du *paragraphe* non seulement une unité de segmentation du texte, mais l'indice d'une activité *métadiscursive* du scripteur, la trace d'un "travail explicite d'organisation de l'énonciation visant en particulier à faciliter la tâche de l'interprétation" (Charolles 1988a: 9). De nombreux travaux empiriques et expérimentaux ont démontré que la segmentation en paragraphes facilite et programme la lecture en donnant, par les encoches ou entailles (*indentations*) entre paragraphes et entre sections regroupant des ensembles de paragraphes, des instructions de maintien temporaire d'informations en mémoire de travail et de mise en relation de ces informations textuelles par étapes ou boucles de traitement. Ce que Le Ny a résumé en une formule maintes fois reprise: "Maintenant cessez d'agrèger l'information que je vous transmets à ce qui a précédé, et ouvrez une nouvelle sous-structure" (1985: 133). Les paragraphes facilitent ainsi l'accès à l'organisation topique du texte (Albadalejo Mayordomo & García Berrio 1983: 167). L'empaquetage progressif du sens est rendu nécessaire en raison des limites de la mémoire tampon et de la mémoire de travail. Il faut libérer de la place mémorielle pour pouvoir traiter de nouvelles informations.

Le palier méso-textuel de structuration comprend, en fait, deux unités dont la combinaison est très souple : les *segments* sur le plan de la découpe graphique et les *groupements de phrases/périodes en macro-propositions* (ci-après MP) sur le plan sémantique.

Schéma 3



En tant qu'unités de sens, les *segments* marqués par des alinéas sont constitués d'un nombre indéterminé de *clauses* liées au sein de phrases graphiques et de périodes. L'alinéa confère au paragraphe (ou à la strophe dans les textes en vers) une *connexité* et une *cohésion sémantique* subsumable par au moins une MP. Les MP correspondent à des séquences de traitement au cours desquelles des regroupements de clauses, de phrases et de périodes aboutissent à la construction d'unités de sens de plus haut rang de complexité. Ces groupements forment soit des MP libres, soit des MP liées à plusieurs autres MP (une MP-*argument* à une

MP-*conclusion* dans une séquence argumentative, une MP-*nœud* à une MP-*dénouement* et une MP-*situation finale* à une MP-*situation initiale* dans une séquence narrative⁶, une MP-*question* à une MP-*réponse* dans une séquence (ou échange) dialogale, une MP-*pourquoi?* à une MP-*parce que* dans une séquence explicative).

La typologie des paragraphes de Longacre 1980 donne une idée des types de MP et des liens élémentaires qui peuvent les unir : *Coordinate & Alternative paragraphs* ; *Temporal paragraphs* ; *Antithetical & Contrast paragraphs* ; *Paragraphs that encode logical relations* ; *Embellishment paragraphs* ; *Interaction paragraphs* auxquels on peut encore ajouter : *Hortatory paragraphs*, *Procedural paragraphs*, *Explanatory paragraphs*). Arabyan (1994 & 2012) et Gardes Tamine-Pellizza (1998) ont opté pour une typologie simplifiée, en distinguant les *paragraphes thématiques*, qui portent sur des objets de discours distincts ; les *paragraphes énonciatifs*, qui soulignent un changement d’attribution de la parole, un nouvel acte de discours (question, exclamation, réponse, etc.) ou le commentaire d’une description ou d’une action ; les *paragraphes génériques*, qui comportent une caractérisation typologique forte : segments argumentatif, narratif ou descriptif. Ces paragraphes improprement dits “génériques” sont proches de ce que je considère comme des *séquences* : séquences descriptives, séquences narratives (variante narrativisée des simples *temporal paragraphs* de Longacre), séquences argumentatives, séquences explicatives, séquences dialogales (qui correspondent aux *interaction paragraphs* de Longacre). Il ne faut pas confondre la double organisation transphrastique des discours par les *genres discursifs*, d’une part, et, d’autre part, par “les règles, transversales aux genres, qui gouvernent un récit, un dialogue, une argumentation, une explication...” (Maingueneau 2014: 19). À un niveau méso-textuel pré-générique et qui, de ce fait, traverse les genres, les séquences sont des organisations trans-phrastiques/périodiques articulant et hiérarchisant des regroupements d’énoncés en plusieurs MP liées.

Les méso-structurations séquentielles sont, comme les genres de discours, l’objet d’un apprentissage parallèle à celui de la langue. En apprenant la langue d’un groupe social, nous apprenons en même temps les systèmes de genres discursifs dans lesquels cette langue se réalise et qui la contraignent, mais nous apprenons aussi à distinguer ce que Swales (1990) considère comme des formes *pré-génériques*. Mon livre sur la théorie des séquences (Adam 2011a)

⁶ Dans son *Apostille au Nom de la rose*, Umberto Eco fait allusion à ce concept de *macro-proposition*: “En narrativité, le souffle n’est pas confié à des phrases, mais à des macro-propositions plus amples, à des scansions d’événements” (1985: 50).

théorise cinq de ces modes préformatés d'articulation de suites de phrases/périodes en paquets de MP liées. Dans ces *empaquetages séquentiels* préformatés, si chaque MP est constituée d'un nombre indéterminé de clauses, chaque type de séquence comporte, en revanche, un nombre déterminé de MP de base, très fortement liées entre elles et même ordonnées, sauf dans le cas de la séquence descriptive, moins hiérarchisée et dont l'ordre n'est pas aussi contraignant que celui des quatre autres types de séquences. Chacune de ces MP peut former un paragraphe ou ces MP liées peuvent être regroupées au sein d'un seul paragraphe.

Dans notre exemple et sa traduction, la particularité de la clause c1 est de couvrir l'ensemble du texte de l'affiche. Elle fonctionne macro-textuellement comme un titre (sa portée couvre l'ensemble du texte) et comme l'indice d'une forme générique d'épistolaire (lettre ouverte diffusée par voie d'affichage). Elle n'entre pas dans une composition méso-textuelle séquentielle et sa typographie très différente du reste du texte confirme ce statut à part.

En revanche, l'effet-paragraphe produit par les alinéas qui isolent c2 et c3 est, en quelque sorte, réduit par le fait d'unifier c2 et c3 par les caractères italiques, la justification centrée, le connecteur, les deux points d'exclamation et le parallélisme morpho-syntaxique.

Si la traduction respecte ces faits de modulation et de segmentation des premières clauses, il n'en va pas de même pour c14 et c15, construites pourtant sur le même modèle : alinéas et centrage des deux paragraphes (sans les italiques). L'absence de parallélisme aussi fort qu'en c2 et c3 explique certainement la décision des traducteurs de grouper ces deux clauses en un seul paragraphe (§5), une seule unité de sens (renforcée par l'anaphore) et non deux énoncés de force égale, comme dans le texte français. Le lien cause (c14)-conséquence (c15) est renforcé par l'unité formée par le paragraphe.

À l'inverse, la clause c12 est détachée du paragraphe §2 pour former à elle seule un paragraphe (§3) de la traduction. De cette manière, la clause exclamative, fortement modulée, n'est plus la simple conclusion du paragraphe 2 : elle est mise en évidence et entre dans un parallélisme avec c13 (§4 de la traduction), parallélisme absent de T1. La conséquence directe de ce parallélisme est d'affaiblir la force de c13, soulignée graphiquement dans T1, en en faisant un des cinq paragraphes centraux du corps de la lettre ouverte.

Sur ce plan séquentiel, la structure argumentative formée par c2-MAIS-c3 ne se développe pas en séquence argumentative. C'est, en revanche à un mouvement séquentiel explicatif que correspondent les trois paragraphes de T1 regroupant c4 et c5 (§1), c6 à c12 (§2) et c13 (§3). Avec les clauses c4 et c5, c'est une *situation problématique* qui est exposée et qui

forme la MP qui déclenche le mouvement explicatif (MP^{ex}0) : comment affirmer que “rien n’est perdu” alors que l’armée française vient d’être écrasée ? C’est cette demande de justification en *pourquoi/why* ? (MP^{ex}1) que reprend la répétition (c6), en début de deuxième paragraphe, et c’est à cette question implicite que répond le “*parce que/because*” qui ouvre c7. L’explication est longuement exposée de c7 à c12 (MP^{ex}2). Le paragraphe qui commence par “*Voilà pourquoi/That is why*” introduit très explicitement le bouclage conclusif de l’explication (MP^{ex}3). Comme on vient de le voir, la traduction (T2) brouille cette structure séquentielle alors que T1 la rend vi-visible.

LE PALIER MACRO-TEXTUEL

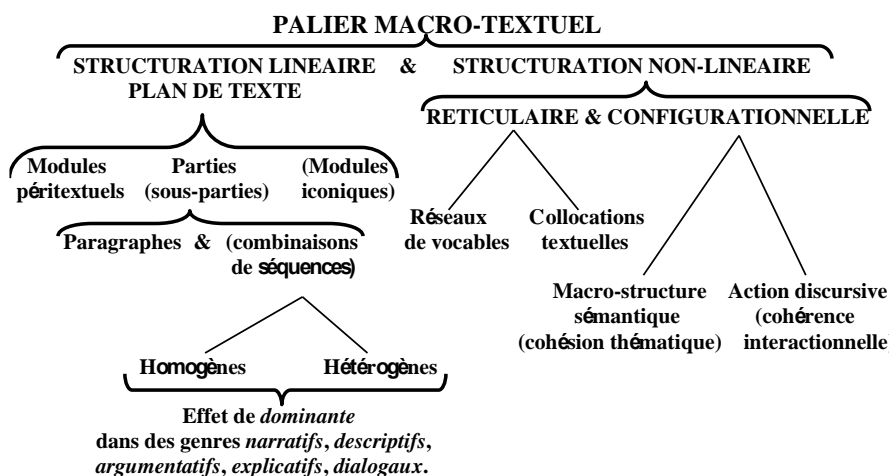
Le sentiment d’unité globale d’un tout verbal, générateur d’un *effet de textualité*, est le résultat de la *cohésion sémantique* qu’un titre peut donner à lire et de la *cohérence interactionnelle d’une macro-action discursive* que résume la maxime de morale d’une fable ou d’un conte et, dans le cas de l’affiche prise comme exemple, le fait d’en parler globalement comme de “L’Appel de juin 1940” ou “L’Appel du général de Gaulle”.

Tout texte se présente comme une combinaison du linéaire (connexité orientée de l’écrit contrainte par la langue) et de deux modes non-linéaires de construction de sens : la perception d’un tout de sens qui fait l’unité du texte (*structuration configurationnelle*) et la perception de réseaux de vocables récurrents et co-occurrents (*structuration réticulaire*). Legallois remarque fort justement que “L’organisation réticulaire du texte est en parfaite congruence avec l’étymologie du mot *texte*. C’est bien un *tissu* de phrases enchevêtrées, une *trame*, une *texture*, toute une construction et une conception d’un objet complexe que met en évidence l’analyse de la répétition lexicale dans les discours” (2006: 70). Comme nous l’avons vu, l’identification de répétitions ou de collocations de vocables est un facteur cohésif important. Les cooccurrences sont un facteur déterminant de la textualité. Passer du lexique (en langue) au vocabulaire propre à un texte (sa structuration en vocables) demande un regard et des méthodes affranchies de la linéarité, comme le traitement automatique des données textuelles (Viprey 2006a & b).

Le double tissage interphrastique (micro-textuel) et transphrastique (mésotextuel) est producteur de “réseau de déterminations” (Weinrich 1973: 174) qui font de tout texte un système organisé de “relations d’interdépendance”. La distribution réticulaire des formes verbo-temporelles tout au long de la surface textuelle a très tôt été décrite par Weinrich : “Les formes temporelles viennent d’abord à nous – et nous reviennent – à travers des textes. C’est là

qu’elles dessinent, avec d’autres signes, et aussi avec d’autres temps, un complexe de déterminations, un réseau de valeurs textuelles [...]” (1973: 13). Comme on l’a vu plus haut, les formes verbo-temporelles s’associent en plans d’énonciation dont les enchaînements (continuité et ruptures) dépassent largement les frontières phrastiques dans lesquelles certaines descriptions linguistiques les cantonnent au lieu de rendre compte des groupements de sous-ensembles locaux.

Schéma 4



Un titre et des intertitres sont, dans le découpage d’un plan de texte, des marqueurs de la structuration configurationnelle résumant, par des énoncés généralement nominaux, la *cohésion thématique* d’un texte entier et de ses parties et sous-parties, qui forment elles-mêmes autant d’unités de sens. Un plan de texte rend plus ou moins vi-lisibles les segments macro-textuels qui, entre le titre et le point final, organisent le sens en *paragraphes, groupes de paragraphes, parties, sous-parties, chapitres*. Cette vi-lisibilité est le résultat d’une coopération de la macro-punctuation blanche (alinéas, blancs intercalaires, sauts de page) et de la macro-punctuation noire (intertitres, numérotation décimale ou alphabétique, puces ou tirets de début de ligne). Le degré de vi-lisibilité des plans de texte dépend du nombre d’énoncés péritextuels et de la segmentation (typo)graphique. Le péritexte minimal d’un plan de texte est la présence d’un *titre*, mais peuvent s’ajouter un *sous-titre*, un *chapeau*, un *résumé*, une *dédicace* et un *exergue*, une *préface* et une *postface*, des *intertitres*, une *numérotation de sections* ou de *place (numéro d’ordre) d’un texte dans un recueil*, des *illustrations* (et leurs légendes), auxquels on peut ajouter des *notes*. Les énoncés péritextuels internes bornent les frontières des sous-parties

pour en faire autant de sous-unités de sens. C'est le cas des numéros de revues et ouvrages collectifs, des magazines et de la presse écrite, des manuels et encyclopédies, des recueils d'articles, de contes, de nouvelles, d'anecdotes, d'histoires drôles, de poèmes. Les *sommaires* et *tables des matières* résument généralement ces plans de texte.⁷

Il est important d'intégrer dans le concept de *plan de texte* non seulement les composants ou modules péritextuels verbaux, mais les composants péritextuels iconiques (vignette, photos, graphiques, illustrations et légendes d'illustrations, cul de lampe et frises florales). Ces modules graphiques sont particulièrement importants dans les iconotextes pluri-sémiotiques de type recettes de cuisine, articles de presse écrite, publicités, affiches, etc., mais aussi dans les livres illustrés ou associant un écrivain et un plasticien, dans les encyclopédies et les manuels scolaires.

À titre d'exemple, le plan préformaté des placards publicitaires publiés dans la presse écrite ou en affichage urbain associe *trois modules verbaux* : un *slogan d'accroche*, un *slogan d'assise et/ou de marque* et un *redactionnel*, auxquels il faut ajouter pour certains produits (comme le tabac et l'alcool), une mention légale d'avertissement ; *deux modules iconiques* : une *image d'accroche* (photographique ou dessinée) créant un contexte ou monde référentiel et une *image du produit* fortement référentielle et dénotative ; et enfin *deux modules mixtes* : un *logo* et le *nom de la marque* dans lesquels le verbal est très fortement iconisé. Ces modules forment un répertoire de parties facultatives et complémentaires que chaque icono-texte publicitaire distribue de façon originale.

Sous la dépendance des langues, des genres et des modèles intertextuels qui circulent dans une formation sociale, les plans de texte sont le lieu d'une tension entre, d'une part, le caractère d'événement énonciatif non réitérable qui caractérise toute texte singulier et, d'autre part, le pré-formatage plus ou moins fort *par les genres discursifs* et *par les séquences prégénériques*. Cela veut dire que des facteurs « descendants », faisant partie des stocks de connaissances des sujets, peuvent générer des plans de texte plus ou moins proches d'un patron préformaté. Dans ce cas, la production comme l'interprétation partent de ces informations globales préalables pour organiser l'information textuelle en segments hiérarchisés. Le travail d'interprétation est alors facilité par la reconnaissance, dans les détails locaux, des traces de ces organisations stockées dans la mémoire inter-discursive. Ces patrons textuels schématiques sont

⁷ Je renvoie ici aux travaux sur le *péritexte* de Genette 1987, sur l'histoire de la *chapitraison* de la prose romanesque de Dionne 2008, ou encore sur l'appel de note et les types de notes de Lefebvre 2011

à la fois appliqués au cas d'un texte particulier et ajustés, voire modifiés, à la faveur de chaque nouvelle application.

Les genres influencent la distribution de la narration, du dialogue, de la description, de l'argumentation et de l'explication : un conte merveilleux comporte généralement autant de narration que de dialogue, mais très peu de description et une morale facultative en forme d'argumentation ; un récit théâtral est largement dominé par le dialogue et peu descriptif ; un *exemplum narratif* est, sans surprise, inséré dans une argumentation ; un conte étiologique est inséré dans un mouvement explicatif en *pourquoi?* ; dans l'anecdote et l'histoire drôle, la brusque chute du récit prend généralement la forme d'un jeu de mots ; etc.⁸

Pour revenir à notre exemple de l'affiche de la Libération, la particularité des affiches est d'être des icono-textes, mêlant en quantité variable le texte (verbal) et l'image (iconique). Cette affiche présente la particularité de ne pas comporter une grande partie iconique (juste les deux drapeaux tricolores et l'encadrement lui aussi tricolore). C'est le verbal qui domine et sa mise en page, au point que ce texte fait image par la disposition des énoncés sur la page-affiche et par la taille et les formes différentes des caractères typographiques utilisés : grandes capitales, petites italiques et caractères romains de même taille, signature manuscrite et petites capitales de l'adresse du signataire). On connaît deux types de réalisation de cette affiche : trois tirages successifs avec un encadrement tricolore de type britannique, bleu à l'extérieur et rouge à l'intérieur, et avec la traduction anglaise T2 dans le coin gauche. Le second type d'affiche, à partir de septembre 1944, ne comporte pas cette traduction et son encadrement français est rouge à l'extérieur et bleu à l'intérieur.

La comparaison de la traduction et du texte français est éclairante. Si le nombre d'énoncés ne change pas (la traduction est très fidèle), on a vu que c'est le dispositif typographique qui est modifié, en particulier en fin de texte. La segmentation visuelle de l'affiche française comporte trois rangs typographiques bien différenciés qui donnent à lire un plan de texte en forme de structure emboîtée : [A1 [B1 [3§] B2] A2] dont découlent trois niveaux de lecture : A1 & A2 en très gros caractères, puis B1 & B2, puis les trois paragraphes centraux en plus petits caractères.

- A1 (c1) & A2 (c16) = Grandes capitales, centrées, en caractères gras.

⁸ J'étudie ces différents cas dans *Genres de récits. Narrativité et généricité des textes* (2011c).

- B = Deux lignes justifiées au centre : B1 (c2-c3) en caractères italiques, B2 (c14-c15) en caractères romains. Ce qui crée une structure textuelle en écho : c14 et c15 renvoient à c2 et c3, créant ainsi un texte minimal lisible rapidement.
- Trois paragraphes justifiés à gauche, en caractères romains, plus petits, qui imposent une lecture plus attentive du texte encadré.

La traduction reprend A1 et A2 (capitales, caractères gras et centrés) et B1 (italiques, centrées), mais modifie B2, intégré à la suite des paragraphes justifiés à gauche (cinq paragraphes au lieu de trois, en plus petits caractères).

Ce dispositif typographique, incluant la signature (c17) et l'adresse à Londres (c18) forme un plan de texte très proche de celui des genres de l'épistolaires, plan calqué sur le modèle rhétorique de la *dispositio* (exorde et péroraison encadrant le corps argumentatif de la lettre), mais cette structure est moins linéaire qu'emboîtée, avec deux rangs de lisibilité d'un texte-cadre et d'un texte encadré :

Schéma 5

PLAN DE TEXTE DE L’AFFICHE

	<i>OUVERTURE</i> <A1>		<i>CLOTURE</i>
	Terme d'adresse (c1)		Signature & adresse (c17-18)
<u>Rang 1 de</u>	<i>EXORDE</i> <B1>		<i>PERORAISON</i> <B2 & A2>
<u>lisibilité</u>	Italiques (c2-3)		(c14-15 & c16)
	<i>CORPS ARGUMENTATIF DE LA LETTRE</i>		
<u>Rang 2 de</u>	Réfutation <<< Explication >>> Appel		
<u>lisibilité</u>	§1 (c4-5) §2 (c6 à c12) §3 (c13)		

La traduction modifie la mise en valeur de la péroraison en intégrant c14 et c15 dans le corps de la lettre, pour former le paragraphe conclusif, et en semblant limiter la péroraison à c16. Les clauses c14 et c15 n'entrent ainsi plus en écho avec c2 et c3, ruinant la lecture de la structure textuelle emboîtée, qui devient ainsi plus linéaire : c2 et c3 deviennent un chapeau introductif du texte formé de 5 paragraphes et encadré par les clauses c1 et c16 en très gros caractères gras.

REMARQUES CONCLUSIVES

À partir des années 1960 – c'est-à-dire en même temps que l'analyse du discours –, s'est développée une nouvelle discipline, la linguistique textuelle, qui, visant à dégager des régularités au-delà de la phrase, fournissait aux analystes du discours des instruments précieux pour appréhender la structuration des textes. (Maingueneau 2014 : 12)

Tout ce qui concerne l’inter-phrastiques/périodiques et le trans-phrastiques/périodiques, tout ce qui fait la dynamique du sens au sein d’une unité de communication-interaction ayant un début et une fin, constitue l’objet de la linguistique textuelle. La discursivité quant à elle réside dans le rattachement d’un texte ou de certains de ses énoncés à un interdiscours et à des genres de discours. En effet, aucun texte n’est totalement fermé sur lui-même, comme la mise en avant méthodologique de la clôture structurale a pu en donner l’illusion. Qu’on le veuille ou non, tout *effet de texte* s’accompagne d’un *effet de généricité* et s’inscrit ainsi dans une chaîne ininterrompue de discours. Pour qu’un sens soit prêté à un texte, il faut qu’il soit projetable sur “l’arrière-plan d’un schème discursif préexistant” (Stierle 1977: 427), qu’il soit identifiable (éventuellement de façon déviante) par référence au *système de genres discursifs* d’un groupe social et d’une époque donnée.

Au point d’articulation du textuel et du discursif, les *genres de discours* jouent un rôle déterminant et ils influencent la distribution des composants des trois paliers de textualisation. Ces déterminations descendantes (*top-down*) se combinent aux déterminations ascendantes (*bottom-up*).

Suivant en cela Maingueneau, je préconise à la fois une distinction forte et une complémentarité explicite entre les domaines de la linguistique textuelle et de l’analyse de discours. La linguistique textuelle n’a pas pour objet de théoriser et de décrire les genres de discours ; cette tâche incombe en revanche à l’analyse de discours et joue un rôle très important dans les analyses textuelles, qui doivent tenir compte de l’influence des genres de discours sur la mise en texte et sur l’usage singulier qui y est fait de la langue. La tâche de la linguistique textuelle est donc d’apporter à l’analyse des discours, mais aussi à la stylistique littéraire, à la théorie de l’argumentation et à toutes les disciplines qui ont affaire à des textes, la théorie du texte dont elles ont besoin.

REFERENCES

- ADAM, Jean-Michel. Ordre du texte, ordre du discours, **Pratiques**, n. 13, 1977, pp.103-111.
ADAM, Jean-Michel. **Éléments de linguistique textuelle**. Bruxelles: Mardaga,1990.
ADAM, Jean-Michel. **Les textes**: types et prototypes, Paris: Colin. 2011a [1992].
ADAM, Jean-Michel. **La linguistique textuelle**. Introduction à l’analyse textuelle des discours, Paris: Colin, 2011b [2005].
ADAM, Jean-Michel. **Genres de récits**. Narrativité et généricité des textes. Louvain-la-Neuve: Academia-L’Harmattan, 2011c.
ADAM, Jean-Michel. Problèmes du texte. Leçons d’Aarhus. **Pré-Publications**, n. 200, Aarhus Universitet: Fransk Institut for Æstetik og Kommunikation, 2013.

Dispoível em: < <https://docplayer.fr/8410133-Problemes-du-texte-la-linguistique-textuelle-et-la-traduction.html>>

- 2015 (ed.), *Faire texte. Frontières textuelles et opérations de textualisation*. Besançon: Presses universitaires de Franche-Comté.
- 2018a, *Le paragraphe : entre phrases et texte*, Paris: A. Colin.
- 2018b, “Opérations de liages micro-textuels: un premier palier de délimitation des unités textuelles”, *Semiotica* 223, De Gruyter-Mouton, 33-48.
- 2018c, “Le paragraphe: unité transphrastique et palier mésotextuel d’analyse”, in *Stylistique & Méthode*, Michèle Monte, Stéphanie Thonnerieux & Philippe Wahl ed., Lyon: Presses universitaires de Lyon, 229-244.
- Albadalejo Mayordomo, Tomás & García Berrio, Antonio 1983, “Estructura composicional. Macroestructuras”, *Estudios de Lingüística. Universidad de Alicante* 1, 127-180.
- Algee-Hewitt, Marc, Ryan Heuser & Franco Moretti 2015, “On Paragraphs. Scale, Themes, and Narrative Form”, *Pamphlets of the Stanford Literary Lab, Pamphlet* 10, October 2015, 1-22.
- Allison, Sarah, Marissa Gemma, Ryan Heuser, Franco Moretti, Amir Tevel, Irena Yamboliev 2013, “Style at the Scale of the Sentence”, *Literary Lab Pamphlet* 5, 1-29.
- Arabyan, Marc 1994, *Le paragraphe narratif*, Paris: L’Harmattan.
- 2012, *Des lettres de l’alphabet à l’image du texte*, Limoges: Lambert-Lucas.
- Benveniste, Emile 1974, *Problèmes de linguistique générale*, Paris: Gallimard.
- Berrendonner, Alain 1990, “Pour une macro-syntaxe”, *Travaux de linguistique* 21. 25-36.
- 2002, “Les deux syntaxes”, *Verbum* XXIV, n°1-2. 23-35.
- Charolles, Michel 1988a, “Les plans d’organisation textuelle. Périodes, chaînes, portées et séquences”, *Pratiques* 57, 3-13.
- 1988b, “Les études sur la cohérence, la cohésion et la connexité textuelle depuis la fin des années 1960”, *Modèles linguistiques* X-2, 45-66.
- 1993, “Les plans d’organisation du discours et leurs interactions”, in *Parcours linguistiques de discours spécialisés*, Sophie Moirand et alii (éd.), Peter Lang: Berne, 301-314.
- 1997, “L’encadrement du discours. Univers, champs, domaines et espaces”, *Cahiers de Recherche Linguistique* 6, Université de Nancy 2, 1-73.
- Coirier, Pierre, Gaonac’h, Daniel & Passerault, Jean-Michel 1996, *Psycholinguistique textuelle*, Paris: A. Colin.
- Combettes, Bernard 1977, “Ordre des éléments de la phrase et linguistique du texte”, *Pratiques* 13, 91-101.
- 1983, *Pour une grammaire textuelle. La progression thématique*, Bruxelles: De Boeck/Duculot.
- 1992, “Questions de méthode et de contenu en linguistique du texte”, *Études de linguistique appliquée* 87, 107-116.
- 2006, “Textualité et systèmes linguistiques”, in *Cohérence et discours*, Frédéric Calas (ed.), Paris: Presses de l’Université Paris Sorbonne, 39-52.
- Conte, Maria-Elisabeth 1999, “Anaphoric Encapsulation”, in *Condizione di coerenza*, Roma: Edizioni dell’Orso, 107-114.
- Coseriu, Eugenio 2001, *L’homme et son langage*, Louvain-Paris: Peeters.
- 2007, *Lingüística del texto. Introducción a la hermenéutica del sentido*, édition et annotations d’Oscar Loureda Lamas, Madrid:Arco/Libros.
- Culioli, Antoine 1984, Préface de *La Langue au ras du texte*, F. Atlani et alii., Presses universitaires de Lille, 9-12.
- Dahlet, Véronique 2003, *Ponctuation et énonciation*, Guyane-Guadeloupe-Martinique-Réunion: Ibis rouge éditions.
- Daneš, František 1978, “De la structure sémantique et thématique du message”, *Linguistique et sémiologie* 5, Presses universitaires de Lyon, 177-200.
- Degand, Liesbeth & Simon, Anne-Catherine 2011, “L’analyse en unités discursives de base: pourquoi et comment?”, *Langue française* 170, 45-59.

- van Dijk, Teun Adrianus 1973, "Text Grammar and Text Logic", in Janosh S. Petöfi & H. Reiser (eds.), *Studies in Text Grammar*, 17-78. Dordrecht: Reidel, 17-78.
- 1977, "Semantic Macro-Structures and Knowledge Frames in Discourse Comprehension", in Marcel A. Just & Patricia A. Carpenter (eds.), *Cognitive processes in comprehension*, New York: Lawrence Erlbaum Ass., 3-32.
- 1981, "Episodes as units of discourse analysis", in Debora Tannen (ed.), *Analysing Discourse : Text and Talk*, Georgetown: Georgetown University Press, 177-195.
- Dionne, Ugo 2008, *La voie aux chapitres*, Paris: Seuil.
- Eco, Umberto 1985 [1975], *Lector in fabula*, Paris: Grasset.
- Firbas, Jan 1964, "On defining the theme in functional sentence analysis", *Travaux linguistiques de Prague*, vol. 1, 267-280.
- Gardes Tamine, Joëlle 2004, *Pour une grammaire de l'écrit*, Paris: Belin.
- Gardes Tamine, Joëlle & Pellizza, Marie-Antoinette 1998, *La construction du texte. De la grammaire au style*, Paris: A. Colin.
- Genette, Gérard 1987, *Seuils*, Paris: Seuil.
- Givón, Talmy (ed.) 1983, *Topic Continuity in Discourse: A Quantitative Cross-Language Study*, Amsterdam/Philadelphie: John Benjamins.
- 1998, "L'approche fonctionnelle de la grammaire", *Verbum XX*, 3, 257-288.
- Greimas, Algirdas Julien 1976, *Maupassant. La sémiotique du texte*, Paris: Seuil.
- Groupe de Fribourg 2012, *Grammaire de la période*, Berne: Peter Lang.
- Groupe μ 1977, *Rhétorique générale*, Paris: Larousse.
- Halliday, Michael Alexander Kirkwood 1967-1968, "Notes on Transitivity and Theme in English", *Journal of Linguistics* n°3, 1967, 199-244 et n°4, 1968, 179-215.
- Halliday, Michael Alexander Kirkwood & Hasan, Rukya 1976, *Cohesion in English*, London: Longman.
- Harris, Zellig Sabbetaï 1952, "Discourse Analysis", *Language* 28-1, 1-30.
- Herman, Thierry 2008, *Au fil du discours. La rhétorique de Charles de Gaulle 1940-1945*, Limoges: Lambert-Lucas.
- Laufer, Roger 1986, "L'énonciation typographique : hier et demain", *Communication et langage* 68, 68-85.
- Lefebvre, Julie 2011, "L'appel-renvoi de note comme observatoire de l'interprétation des ponctuations blanche et noire", *Langages* 172, 69-82.
- 2014, "Nous le verrons plus bas, voir ci-dessus, je ne reviens pas ici: retour sur les propriétés de la langue écrite", *Actes du 4^e Congrès Mondial de Linguistique Française*, Paris: ILF. www.linguistiquefrancaise.org.
- Legallois, Dominique 2006, "Présentation générale. Le texte et le problème de son et ses unités: proposition pour une déclinaisons" & "Des phrases entre elles à l'unité réticulaire du texte", *Langages* 163, 3-9 & 56-70.
- Le Goffic, Pierre 2011, "Phrase et intégration textuelle", *Langue française* 170, 11-28.
- Le Ny, Jean-François 1985, "Texte, structure mentale, paragraphe", in Roger Laufer (ed.), Paris: Ed. du CNRS, 129-136.
- Longacre, Robert E. 1968, *Discourse, Paragraph and Sentence Structure in Selected Philippine Languages*. Vol. 2 *Sentences Structure*, Santa Ana: Summer Institute of Linguistics.
- 1979, "The paragraph as a grammatical unit", in Talmy Givón, ed. *Syntax and Semantics. Discourse and Syntax*, vol. 12, New York: Academic Press Inc., 115-134.
- 1980, "An Apparatus for the Identification of Paragraph Types", *Notes on Linguistics* 15, Dallas: Summer Institute of Linguistics, 5-23.
- 1992, "The Discourse Strategy of an Appeals", in William C. Mann & Sandra A. Thompson *Discourse Description*, Amsterdam: John Benjamins, 109-130.
- Maingueneau, Dominique 2014, *Discours et analyse du discours. Une introduction*, Paris: A. Colin.

- Makino, Saichi 1979, “Paragraph, is it a legitimate linguistic unit ? — A case study from English and Japanese”, in L. L. Brown & M. Steinmann (eds.), *Rhetoric 78 : Proceedings of Thoery of Rhetoric : An Interdisciplinary Conference*, Minneapolis: University of Minnesota Center for Advanced Studies in Language, Style and Literary Theory, 283-296.
- Mathesius, Vilém [1929] 1969, “Les thèses de 1929”, *Change* 3, 21-49.
- Moirand, Sophie 1978, “Les textes aussi sont des images”, *Le Français dans le monde* 138 ; repris dans *Situations d’écrit*, Paris: CLE International 1979, 40-51.
- Neveu, Franck 2000, “De la syntaxe à l’image textuelle. Ponctuation et niveau d’analyse linguistique”, *La Licorne* 52, 201-215 ; en ligne : <http://licorne.edel.univ-poitiers.fr/document5688.php> (consulté le 1/08/2014).
- Ohuri, Toshio, Takahashi, Etsuko, Yamada, Aki & Yanagiya, Keiko 1986, “Discourse and Paragraph – Visions and Revisions”, *The Geibun-Kenkyu. Journal of Arts and Letters* 48, 15-28.
- Peytard, Jean 1982, “Instances et entailles du texte littéraire”, in *Littérature et classe de langue*, J. Peytard et al., Paris: Hatier-Crédif, 139-155.
- Prandi, Michele 2007, “Les fondements méthodologiques d’une grammaire descriptive de l’italien”, *Langages* 167, 70-84
— 2013, *L’analisi del periodo*, Roma: Carocci.
- Reichler-Béguelin, Marie-José 1988, “Anaphore, cataphore et mémoire discursive”, *Pratiques* 57, 15-43.
- Riegel, Martin 2006, “Cohérence textuelle et grammaire phrastique”, in *Cohérence et discours*, Frédéric Calas (ed.), Paris: Presses de l’Université Paris Sorbonne, 53-64.
- Ruwet, Nicolas 1975, “Parallélismes et déviations en poésie”, in Julia Kristeva, Jean-Claude Milner & Nicolas Ruwet (eds.), *Langue, discours, société. Pour Emile Benveniste*, Paris: Seuil, 307-351.
- Simon, Anne-Catherine & Degand, Liesbeth 2014, “Unités discursives de base et leur périphérie gauche dans LOCAS-F, un corpus oral multigenre annoté”, *Actes du 4^e Congrès Mondial de Linguistique Française*, Paris: ILF, www.linguistiquefrancaise.org.
- Slakta, Denis 1975, “L’ordre du texte”, *Études de linguistique appliquée* 19, 30-42.
- Soutet, Olivier 2005 [1995], *Linguistique*, Paris: PUF-Quadrige.
- Spillner, Bernd 1979, *Lingüística y literatura*, Madrid: Gredos.
- Stati, Sorin 1990, *Le transphrastique*, Paris: PUF.
- Stierle, Karlheinz 1977, “Identité du discours et transgression lyrique”, *Poétique* 32, 422-441.
- Swales, John M. 1990, *Genre Analysis. English in Academic and Reseach Settings*, Cambridge: Cambridge University Press.
- Vanderveken, Daniel 1992, “La théorie des actes de discours et l’analyse de la conversation”, *Cahiers de linguistique française* 13, 9-61.
- Vetters, Carl (ed.) 1993, *Le Temps. De la phrase au texte*, Lille: Presses Universitaires de Lille.
- Viehweger, Dieter 1990, “Savoir illocutoire et interprétation des textes”, in M. Charolles, S. Fischer & J. Jayez (eds.), *Le discours. Représentations et interprétations*, P.U. de Nancy, 41-51.
- Viprey, Jean-Marie 2006a, “Quelle place pour les sciences des textes dans l’Analyse de Discours”, *Semen* n° 21, 167-182.
— 2006b, “Structure non-séquentielle des textes”, *Langages* 163, 71-85.
- Weinrich, Harald 1994 [1964], *Tempus*, Stuttgart: Kohlhammer ; traduction française *Le Temps*, Paris: Seuil, 1973.

ANNEXE

T1 Affiche de la Libération placardée à Londres



T2 Traduction située en bas, à gauche de l'affiche

